

L'abonné à l'édition N° 1 reçoit avec ce numéro LA PETITE ILLUSTRATION contenant
LA NAISSANCE DE TRISTAN, pièce en trois parties, par M. Georges Delaquys.

95^e ANNÉE

N° 4903

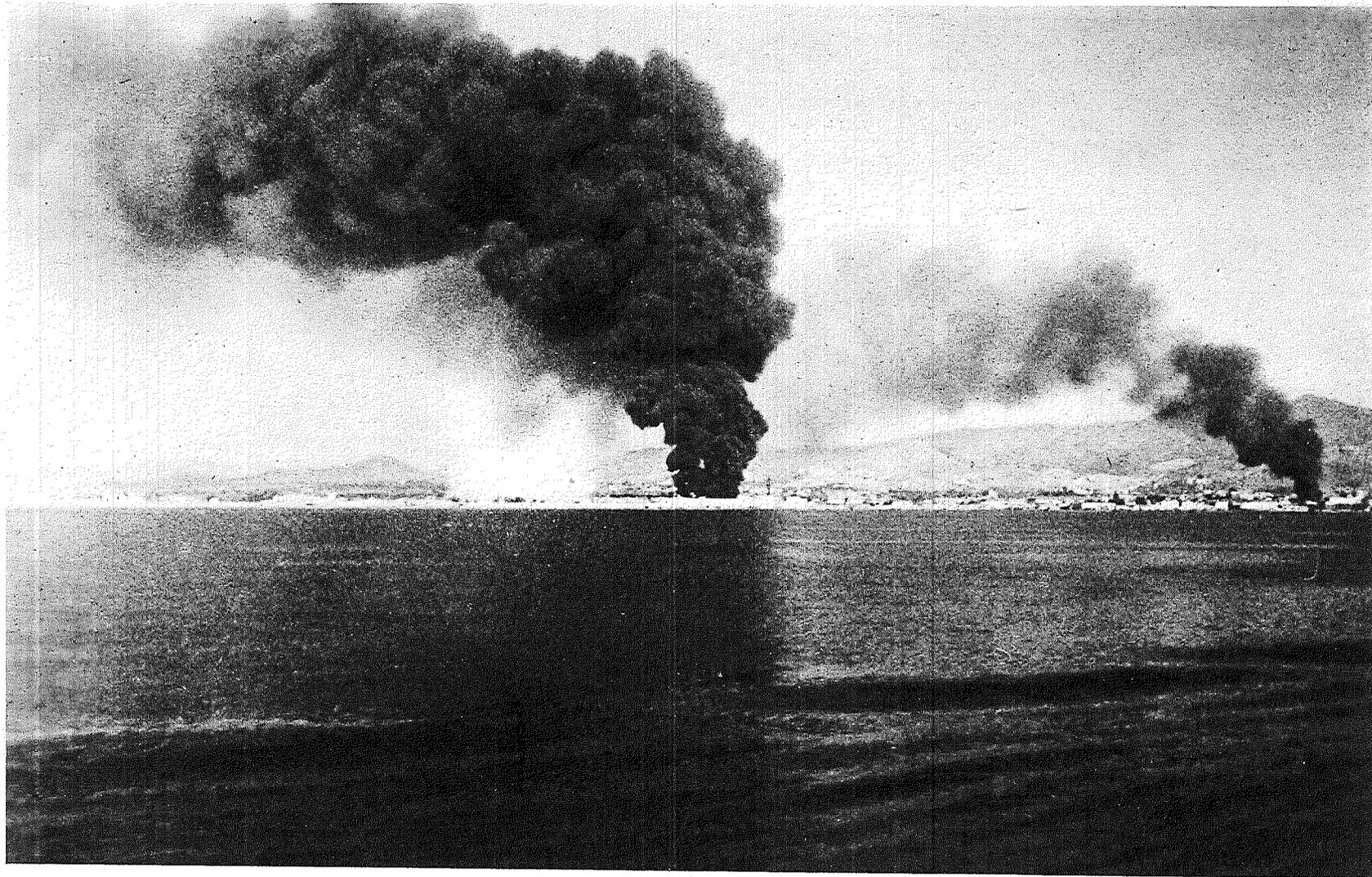
L'ILLUSTRATION

20
FÉVRIER
1937

Louis BASCHET, Codirecteur.

RENÉ BASCHET, Directeur.

GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.



Les incendies des réservoirs d'essence après les derniers bombardements qui ont précédé la prise de la ville.

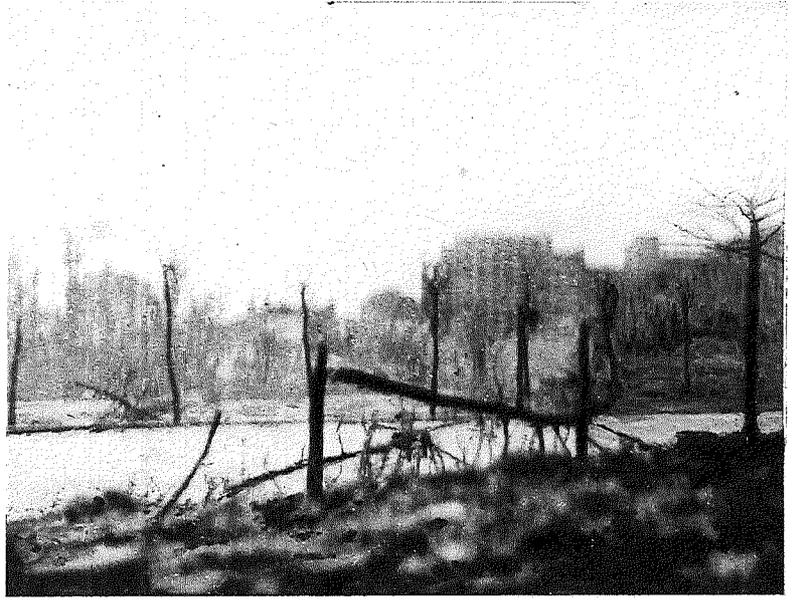


Panorama de la ville.

A droite, la promenade du *Parque*. Au second plan, la cathédrale. Derrière et à droite, la douane et les arènes. — Sur la colline, le vieux château de Gibraltar.
Phot. C^o Aérienne française.

A MALAGA, MAINTENANT OCCUPÉE PAR LES TROUPES DU GÉNÉRAL QUEIPO DE LLANO

20 Febrero
1937



Dans le « no man's land » : un mort qu'on enlèvera la nuit et, au fond, la clinique occupée par les nationalistes.



Prisonniers astreints aux travaux de défense sous la garde de miliciens armés.



Un bombardier envoyant un projectile.



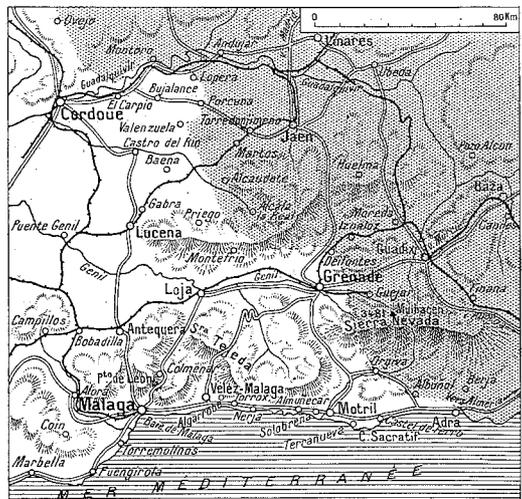
Renforts montant aux tranchées.

SUR LE FRONT DE MADRID : AVEC LES GOUVERNEMENTAUX DANS LES TRANCHÉES DE PREMIÈRE LIGNE DE LA CITÉ UNIVERSITAIRE

20 Febrero
1937

APRÈS LA PRISE DE MALAGA

Quand, vers le milieu du mois d'août dernier, la confusion créée par le début de l'insurrection espagnole se fut un peu dissipée, le général Franco avait élaboré un plan dont l'exécution échelonnée devait lui assurer la maîtrise de la Péninsule. Il comportait trois opérations excentriques : contre Badajoz, pour tenir la frontière portugaise ; contre Saint-Sébastien, pour éviter d'avoir les Basques à dos ; contre Malaga, afin de contrôler la côte méditerranéenne. Alors seulement la prise de Madrid devait être envisagée. Les deux premiers points de ce programme furent exécutés. Mais alors intervint une raison sentimentale : la délivrance des cadets de l'Alcazar, qui provoqua la marche sur Tolède. L'opération audacieuse réussit si bien que les blancs voulurent pousser à fond leur avantage. Ils allèrent de l'avant, dans la direction



Les opérations autour de Malaga.

du nord, et atteignirent les faubourgs de Madrid, qu'ils comptaient voir tomber aussi rapidement que Tolède. Mais ils se heurtèrent à une résistance imprévue, organisée par les Russes et les volontaires internationaux. Après trois mois de vains efforts, ils se sont décidés à revenir à leur plan initial et ils se sont emparés de Malaga.

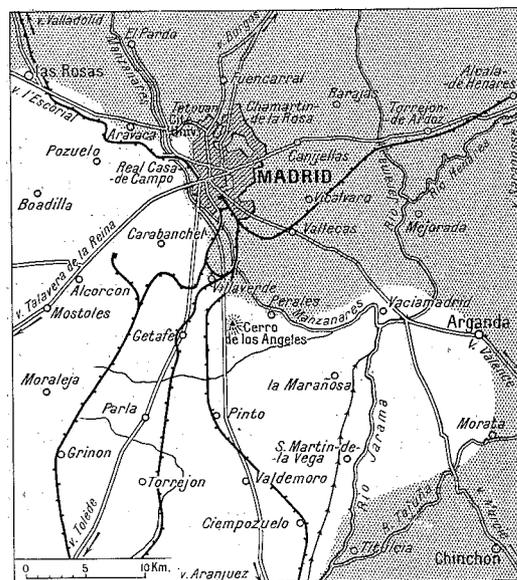
Un investissement méthodique était pour cela nécessaire, car la ville était défendue par un massif montagneux formant comme une forteresse naturelle. Des colonnes convergentes ont forcé les défilés, puis effectué leur jonction. A partir de ce moment, leur progression est devenue foudroyante. Les rouges, sans chercher à résister, ont refuié en désordre le long de la côte, vers Motril et Almeria. Le 8 février, dans la matinée, Malaga était occupée, puis aussitôt dépassée. Le 12, le communiqué nationaliste annonçait la prise de Motril.

La chute de Malaga est un événement considérable. D'abord, à cause de l'importance de la ville, industrielle et maritime, dans une riche région de vignobles, la cinquième ville d'Espagne, après Madrid, Barcelone, Séville et Valence, à peu près l'équivalent de Bordeaux. Ensuite, parce que cette cité d'ouvriers, de marins et de pêcheurs était le centre communiste le plus ardent. Enfin, parce qu'une poche extrêmement gênante du front

se trouve résorbée, ce qui libère des forces appréciables que l'on pourra employer ailleurs.

En même temps les combats avaient recommencé autour de Madrid. Ils avaient un double but : fixer l'adversaire et élargir les positions des assaillants. Toutes les tentatives de pénétration brusquée, par l'ouest et le nord-ouest, ayant échoué, le général Mola use aujourd'hui d'une autre tactique, qui est celle de l'encerclement. Il s'agit d'isoler de plus en plus la capitale en rejetant le plus loin possible les troupes rouges maîtresses de sa périphérie et en la coupant de ses communications avec les provinces de l'Est et du sud-Est. Déjà l'offensive menée à l'ouest et au nord-ouest, au début de janvier, avait desserré la pression dangereuse exercée par les miliciens entre l'Escorial et Madrid. Celle qui a été déclenchée le 7 février a affecté un autre secteur au sud, dans le triangle formé par la route d'Aranjuez, le rio Jarama et son affluent le Manzanares. Les nationalistes sont parvenus à franchir ces deux rivières sur une largeur de plusieurs kilomètres et ils ont poussé jusqu'à la route de Valence, ce qui oblige les convois des gouvernements à emprunter désormais l'unique route restant libre : celle de Guadalajara-Cuenca, beaucoup plus longue et plus mauvaise. Là encore la guerre de position a fait place à la guerre de mouvement. En outre, l'activité a repris au nord de Guadalajara, où les rouges sont très fortement retranchés. C'est l'autre pince de l'étau qui cherche à se refermer, mais la résistance est opiniâtre et les contre-attaques gouvernementales se multiplient.

Il semble que les derniers succès des nationalistes soient dus pour une large part à un afflux



Les opérations autour de Madrid.

de volontaires qui seraient italiens encore plus qu'allemands. La question de la non-intervention n'est toujours pas, en effet, réglée pratiquement, et l'œuvre du comité de Londres s'est trouvée, une fois de plus, entravée par le refus du Portugal à accepter le contrôle des frontières. — R. L.



La foule défile en cortège devant le vapeur russe.



Le débarquement des marchandises.



Un marin russe offre des cigarettes à la foule.

LE RAVITAILLEMENT DE BARCELONE : LE VAPEUR RUSSE « ORIM » APPORTANT D'ODESSA DES VIVRES POUR LA POPULATION

POUR CONCLURE

OU EN SOMMES-NOUS EN TUNISIE ?

(Voir « L'illustration » depuis le 9 janvier.)

J'ai énuméré les progrès accomplis dans la Régence depuis cinquante ans ; ils sont grands. Ils sont d'ordre matériel. Mais la parole de l'Evangile demeure terriblement vraie : l'homme ne vit pas seulement de pain.

La colonisation est un accouchement ; un accouchement est toujours un drame. Colonisateurs, nous avons arraché des peuples à leur sommeil séculaire pour les précipiter dans le monde moderne. Ce monde est notre œuvre. Cependant, nous les premiers, il nous fait souffrir, nous ne sommes pas encore adaptés à lui. Comment alors des individus tirés brusquement des temps bibliques ou à tout le moins du moyen âge et jetés tout à coup sans transition en plein vingtième siècle ne souffriraient-ils pas davantage ? L'épreuve est cruelle pour eux de toutes manières. Imaginez vingt autobus lancés inopinément à travers les petites rues étroites et compliquées du Paris médiéval : ce cauchemar, c'est l'image symbolique qui peut le mieux donner idée des dégâts commis par notre civilisation industrielle et matérialiste pénétrant tout à coup en Orient.

En Tunisie comme ailleurs, les individus, passé le premier moment de stupeur, donnent l'impression de s'accommoder avec une surprenante rapidité des signes extérieurs de ce que nous appelons le progrès. Apparences trompeuses ; l'observateur superficiel est tenté de croire que le plus dur est fait le jour où il voit la foule indigène user couramment de l'électricité, du téléphone, de l'automobile et des machines à coudre. Or, c'est à ce moment que le drame commence. Economiquement d'abord ; toutes ces belles inventions, il faut les acheter. Elles coûtent cher. Pour chaque broc de tôle émaillée qui pénètre dans le pays, c'est un peu d'or qui en sort et c'est un potier qui perd un client. Ensuite, ni ce potier, parce qu'il abandonne le métier de ses pères et devient conducteur de tracteur, ni son client perdu, parce qu'il renonce aux belles et peu coûteuses poteries traditionnelles, ni l'un ni l'autre n'ont changé pour si peu de sang, de nerfs et de cervelle. Ils n'ont pas été métamorphosés comme par magie. Ils ont beau faire, si vifs d'esprit, si éperdus de bonne volonté qu'ils soient, ils sont et demeurent les fils de leurs pères et de leurs mères. Leur éducation, leur hérédité sont là qui protestent au plus intime de leur être contre la violence qui leur est faite, contre un mode d'existence auquel ils n'étaient pas préparés, contre une nouvelle façon de vivre, de nouveaux besoins, une nouvelle ambiance qui leur sont imposés par des hommes appartenant à une autre race que la leur, à une autre époque.

LE DRAME DES TROIS GÉNÉRATIONS

Encore si tous les individus contraints à essayer de la franchir avançaient d'un même pas ! Mais le disparate est complet : paysans et citadins, parents et enfants, hommes et femmes s'échelonnent, s'époumonent tout au long de plusieurs siècles. Dans un même groupe, on en trouve à tous les stades de l'évolution. Ils ne se comprennent même plus entre eux. Prenons le cas d'une famille de la bourgeoisie tunisienne : le grand-père est un vieux musulman intransigeant, à la mode du temps jadis. Il repousse et condamne en bloc les nouveautés, pour lui diaboliques. Son fils a une automobile, un poste de radio ; il porte veston, col et cravate. Mais sa mentalité continue à faire de lui un personnage qui serait beaucoup mieux à son aise dans le cadre des Mille et une Nuits que sur nos boulevards. Quant au petit-fils, il a été instruit dans nos lycées. Il a troqué le *seroual* (culotte bouffante des Nord-Africains) contre des culottes de golf. Il ne conserve plus de la foi de ses pères que quelques idées sommaires, d'indispensables pratiques extérieures. Il s'habille à Paris, boit des cocktails et, en débarquant dans notre capitale, son premier soin est de troquer son fez contre un feutre du dernier chic. C'est lui le plus à plaindre des trois hommes. Il appartient à la génération sacrifiée, écartelée entre deux mondes trop éloignés.

Son malheur commence à partir du moment où il est vraiment très évolué, car, alors, quelle vie

peut-il espérer ? Ses aînés, ses parents, ses concitoyens sont pour lui des survivants d'un autre âge. Il a perdu contact avec eux. Il les juge ; au fond de son cœur il n'est pas loin de les mépriser. Mais, aussitôt revenu au pays natal, il les sent qui l'enca-drent, pèsent sur lui, le tiennent par les fibres les plus profondes. S'il veut se marier, la religion, la famille l'obligent à se laisser faire. Il faut bien qu'il se résigne à prendre la femme choisie par sa mère, une épouse qu'il n'avait jamais vue, à laquelle il n'avait jamais adressé la parole avant le soir de ses noces. En cette épouse, ce n'est pas une compagne telle que nous entendons ce mot en Europe qu'il peut espérer trouver ; le plus souvent élevée dans l'atmosphère confinée du harem, puérite et totalement ignorante, imbuée de préjugés, elle sera un poids mort qui le tirera en arrière. Il ne pourra compter sur elle ni pour tenir sa maison, ni pour soigner, ni pour élever ses enfants suivant les idées qu'il a acquises. Peut-il au moins trouver réconfort dans son travail ? Il a conquis des diplômes, mais toutes les carrières ouvertes devant lui sont encombrées et bien davantage encore qu'à Paris. Admettons qu'il trouve une situation : est-ce parce qu'il a su passer des examens, quelquefois avec brio, que son cerveau peut lui permettre, sur le terrain professionnel, d'entrer de plain-pied en compétition avec des cerveaux occidentaux ?

Ayant par atavisme bénéficié d'une mémoire assouplie par des générations d'écoliers accoutumés à tout apprendre par cœur, ayant beaucoup absorbé, va-t-il digérer et pouvoir faire œuvre originale sur le terrain conquis ? A diplômes égaux, Abdelhamid ben Mohamed, sujet tunisien, est-il capable de remplacer Durand-Dupont, ingénieur, natif de Carpentras ? Question délicate et violemment controversée. J'ai interrogé à ce sujet beaucoup d'hommes d'expérience : tout parti pris racial mis à part, ils étaient généralement d'avis que dans le domaine pratique, en moyenne, diplômés tunisiens et diplômés français ne pouvaient encore entrer en compétition ni au point de vue capacité de travail ni au point de vue rendement. En parlant des indigènes, qu'il connaissait et aimait tant, le maréchal Lyautey répétait souvent : « Ne dites pas : inférieurs, ou supérieurs, dites : différents. » Les intelligences peuvent être également vives et ne pas fonctionner de la même manière. Il faut laisser le temps faire son œuvre et, de père en fils, les esprits se plier à de nouvelles méthodes de penser. En attendant, le jeune homme dont nous examinons le sort doit vivre, et tout concourt à faire de lui un déclassé, un aigri. Sa susceptibilité naturelle est grande. Un douloureux complexe d'infériorité se noue facilement en lui lorsque cherchant une place il n'en trouve pas ou, s'il en trouve une, lorsqu'il voit les meilleurs postes accaparés par des Français ou des israélites. Il est tenté de se dire qu'après tout il est chez lui, dans son pays, et que ces concurrents étrangers lui ôtent le pain de la bouche. Ses collègues français, uniquement parce que Français, reçoivent un traitement supérieur au sien (1). En France, où les préjugés de race n'existent pas, camarades et professeurs avaient accueilli sans arrière-pensée l'étudiant tunisien. Ils ne lui avaient jamais fait sentir d'obstacle entre eux et lui. Mais, rentré dans son pays natal, il s'est retrouvé sujet protégé, appartenant à un groupe ethnique qui cherche instinctivement à défendre sa personnalité en se repliant sur soi-même en face d'autres groupes qui, pour le même motif, adoptent la même attitude. En dehors des affaires et de quelques relations de courtoisie, les contacts entre Européens et indigènes ont toutes sortes de raisons d'être très rares. Il vaut mieux qu'ils le soient, car cela évite des froissements et des malentendus. Mais, dans les cas semblables à celui qui nous occupe, il serait à souhaiter qu'une très discrète mais constante sollicitude cherchât toutes les occasions de rapprochement, tous les moyens de mettre les cœurs et les intelligences en contact. Il serait indispensable que notre Résidence agit à la manière d'un axe qui entraîne et mélange doucement des liquides de densité différente, par leur nature portés à se séparer. Cela aussi bien en ce qui concerne Français et Tunisiens qu'en ce qui concerne Français

(1) Plusieurs raisons très fortes et ne tenant compte que de l'intérêt général ont conduit à la création d'une indemnité spéciale, appelée à tort « tiers colonial », car elle représente plutôt un quart.

et Italiens. Or, non seulement il n'en est rien, mais toutes les raisons que nous venons de voir, pour lesquelles la jeune génération tunisienne actuelle souffre et risque de s'éloigner de la France dans la mesure même où elle évolue, tous les risques d'une opération capitale sont cultivés, multipliés à plaisir.

Pour franchir avec le minimum de dégâts et de souffrances l'étape difficile, le mot d'ordre devait être : confiance et patience. Au lieu de cela, il semble que la haine soit à l'ordre du jour, servie par l'incohérence et la précipitation la plus funeste.

BIENFAITS ET DANGERS DE L'INSTRUCTION

Tous nos pupilles musulmans témoignent d'un insatiable désir de s'instruire. Cette avidité ne peut surprendre que ceux qui n'ont pas lu le Coran. Celui-ci donne à l'instruction le caractère d'un devoir religieux. Il lui accorde même une importance stupéfiante aux yeux d'un chrétien : « Un chapitre scientifique appris par l'homme lui est plus profitable qu'une montagne d'or donnée en aumône... » Il devait donc arriver que nos écoles fussent envahies par une jeunesse d'autant plus assoiffée de diplômes que, pour elle, le moindre brevet confère un droit. Il s'agissait de savoir s'il valait mieux diplômer cent bacheliers, dont quatre-vingt-dix ne trouveraient pas de situation en rapport avec leurs espérances, ou apprendre le rudiment à mille, qui se trouveraient bien de cette acquisition. Le choix était nécessaire : cela ne veut pas dire qu'il était facile. Il aurait fallu beaucoup de tact et de fermeté pour endiguer le flot qui battait les portes de nos lycées. Mais c'était le seul moyen d'éviter de tomber dans la situation actuelle. Elle est mauvaise, elle s'aggrave chaque année. L'enfant qui a obtenu un simple brevet élémentaire le plus souvent ne veut plus entendre parler de se courber sur une charrue ou sur un établi ; il préférera n'importe quelle place de chaouch à ce qu'il considérerait comme une honte, car nous sommes dans un pays où traiter quelqu'un d'ouvrier, c'est l'insulter gravement.

Le plus grand nombre de nos élèves des écoles supérieures et des facultés ne trouveront pas à se caser à leur satisfaction. C'est l'évidence même. Ce qui n'empêche que nous persévérons aveuglément à en fabriquer par milliers alors que 90 % des Tunisiens sont illettrés et que l'expérience a prouvé que nous aurions mieux à faire qu'à lancer sur le pavé de pauvres garçons dont la formation plus ou moins incomplète, la déception plus ou moins grande faisaient autant de mécontents et d'éléments de désordre.

L'an passé un programme très sensé avait été mis au point par la direction de l'instruction publique qui envisageait — sans réduire, mais sans étendre l'enseignement supérieur — de répandre à peu de frais une instruction sommaire, mais pratique. Avec ce que coûtait par an l'éducation d'un bachelier inutile, il était possible d'enseigner à lire, à écrire, à compter à dix enfants en leur donnant, en outre, quelques notions de menuiserie, d'électricité, de serrurerie qui manquent le plus souvent aux indigènes. Ce programme vraiment démocratique a eu le don de mettre hors d'eux les destouriens, qui ont déclaré repousser du pied cette « instruction au rabais ».

LA PROPAGANDE FRANÇAISE EST « DISCRÈTE »

Une anomalie m'a frappé, entre autres, au cours de mon enquête : j'ai vu s'exercer librement toutes sortes de propagandes, destourienne, panislamique, italienne, bolchevique. Une seule m'a paru discrète au point que je me demande si elle existe, c'est la propagande française. L'attitude présente de la France dans ce protectorat français n'est pas celle d'un pays protecteur pénétré de la fierté de sa mission et fier de la tâche entreprise, des résultats acquis. Elle est plutôt celle d'un intrus qui ne sait comment sortir d'un guépier où il s'est fourvoyé, qui voudrait se faire pardonner sa présence en se faisant aussi peu encombrant, aussi conciliant que possible. C'est une attitude qui n'est même plus défensive. Elle est d'autant moins capable de tenir tête aux assauts des adversaires ou des rivaux que ceux-ci sont unanimes chacun dans leur clan, alors que nos nationaux sont divisés au point que les plus cruelles critiques de notre autorité sont dictées à ceux qui nous tiennent tête, à nos pupilles rebelles, par des Français. Alors que, quand